

pas à J.R.

QUELQUES POINTS OBSCURS
DE LA VIE DE RABELAIS

RABELAIS A TOULOUSE

(1529)

PAR

LE DOCTEUR DE SANTI

Extrait de la *Revue du Seizième Siècle*,
tome VIII, 1921.

PARIS

ÉDOUARD CHAMPION

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES

5, QUAI MALAQUAIS

Tél. Gobelins : 28.20

1921

[*Ne se vend pas.*]

Bibliothèque Maison de l'Orient



151063

à Monsieur Lahon Rinaets
respectueusement.

Le Sany

QUELQUES POINTS OBSCURS
DE LA VIE DE RABELAIS.

RABELAIS A TOULOUSE

(1529)¹.

La question qui se pose est celle-ci : pourquoi Rabelais, résolu de faire ses études en médecine et qui traversa Toulouse dans l'année scolaire 1528-1529, ne s'y arrêta-t-il pas et s'en fut-il à Montpellier, où l'enseignement était à cette époque inférieur à celui de Toulouse ?

J'ai démontré autrefois² que Rabelais fit, entre 1524 et 1529, un long séjour à Agen ; peut-être vaudrait-il mieux dire en Agenais. Depuis lors bien des observations sont venues me confirmer ce fait, qui n'avait guère trouvé que des incrédules, comblant ainsi la période la plus inconnue de la vie du célèbre railleur, celle qu'on a appelée la période de sa vie errante.

Serrons le problème de près.

Je rappelle que, vers 1524, Rabelais, qui avait renoué, dans son couvent de Fontenay-le-Comte, des relations de collège avec l'évêque de Maillezais, Geoffroy de Madailan d'Estissac, obtint, par l'entremise de celui-ci, l'autorisation du nouveau pape, Clément VII (élu en 1523),

1. Lu à la Société d'archéologie du Midi de la France, à Toulouse, le 23 novembre 1920.

2. De Santi, *Rabelais et Jules-César Scaliger* (*Revue des Études rabelaisiennes*, t. III, 1905, et t. IV, 1906). Sur la condition des études à ce moment, on pourra voir mon travail : *La réaction universitaire à Toulouse : Blaise d'Auriol*, dans *Mémoires de l'Académie des sciences de Toulouse*, 1906, X^e série, t. VI, p. 27.

d'abandonner l'ordre ignorant des Franciscains pour entrer dans celui des Bénédictins. Il entra alors au couvent de Maillezais, situé à quatre ou cinq lieues seulement de Fontenay, et son protecteur l'ayant pris pour secrétaire¹, le retira dans sa propre maison à Ligugé, « voulant sans cesse l'avoir auprès de lui »².

Or, Geoffroy d'Estissac ne résidait pas seulement à Maillezais, à l'Ermenaud et à Ligugé, il passait une partie de l'année au château patrimonial de Cahuzac, en Agenais, avec son frère Bertrand, sa belle-sœur Catherine Chabot, sœur de l'amiral Chabot, son neveu Louis et la femme de ce dernier, Anne de Daillon du Lude³.

Rabelais y vint certainement, car il nous a laissé au chapitre LI du *Quart Livre*, avec une amusante moquerie des *Décrétales*, un témoignage formel de son séjour à Cahuzac. C'est le récit d'une partie de tir au blanc, à l'arbalète, entre les seigneurs d'Estissac et le vicomte de Lauzun; il y nomme tous les familiers de la maison, le valet Perrotton, l'arbalétrier Carquelin, l'écuier Saint-Sernin et « le bon canonge La Carte ». C'est une réminiscence si précise et si vivante qu'elle est indiscutable. Au demeurant, voici le passage :

« A Cahuzac, dit Gymnaste, feut, pour tirer à la butte,

1. Abel Lefranc, *Revue des Études rabelaisiennes*, t. VII, 1909, p. 411.

2. Ces mots sont de Marty-Laveaux. J'ajoute qu'en même temps qu'il était secrétaire de l'évêque, Rabelais faisait l'éducation de son neveu, Louis d'Estissac, avec lequel il demeura toute sa vie en relations. La « Madame d'Estissac » de sa correspondance est la femme de Louis, Anne de Daillon du Lude (voir Heulhard, p. 73, et Bourrilly, *Lettres de Rabelais*, p. 34). Le Duchat (*Lettres*, édit. 1741, p. 26) s'est trompé à ce sujet, comme sur l'origine des Estissac, qu'il fait venir de l'Aunis; leur nom était *Madaillan* et ils étaient Agenais; le château de Madaillan, pris par Monluc en 1574 et ruiné depuis, était à sept kilomètres d'Agen.

3. Le château de Cahuzac, aujourd'hui *Cauzac*, est situé auprès des Tricheries, entre Beauville et Saint-Robert. Il a passé des Estissac aux Thoiras et appartenait, il y a quelques années, au marquis de Châteaurenard (Tamizey de Larroque, *Les vieux papiers du château de Cauzac* (Documents inédits, 1592-1627). Agen, 1882, in-8°).

partie faite entre les seigneurs d'Estissac et vicomte de Lauzun. Perroton avoit depecé unes demies-décétales du bon canonge La Carte, et des feuilletz avoit tiré le blanc pour la butte. Je me donne, je me vends, je me donne à travers tous les diables si jamais harbelestier du pays (lesquels sont suppellatifs en toute Guyenne) tira traict dedans. Tous furent coustiers. Rien du blanc sacro-saint barbouillé ne feut dépucellé ne entommé. Encores Sansornin l'aîné¹, qui gardait les guaiges, nous juroit *Figues dioures*, son grand serment, qu'il avoit vu apertement, manifestement, le pasadou de Carquelin, droict entrant en la grolle au mylieu du blanc, sur le point de toucher et enfoncer, s'estre escarté loing d'une toise, coustier vers le fournil. Miracle! s'escria Homenaz².... »

Mais, si l'on voulait encore contester le séjour de Rabelais en Agenais, j'en trouverais d'autres preuves dans la connaissance parfaite qu'il avait du patois gascon et de très petites localités du pays. Ne parle-t-il pas, dans une lettre à Geoffroy d'Estissac, écrite de Rome à la fin de 1535, d'un « Monsieur de Saint-Sardos »³, et, au chapitre xix de *Gargantua*, maître Janotus de Bragmardo ne mentionne-t-il pas dans sa harangue « ceux de Londres en Cahors »? On a cru (à l'exception de Burgaud des Marets) que c'était là une facétie de Rabelais; c'est une erreur. Il y a parfaitement un Londres en Lot-et-Garonne et un Bordeaux en Seine-et-Marne et, pour que Rabelais ait connu cette infime localité de Londres, voisine de Marmande, il faut nécessairement qu'il ait habité ou traversé le pays.

Or, depuis l'année 1524, faisait résidence à Agen un Ita-

1. Jean de Buade, écuyer, sieur de Saint-Cernin. Il est cité par M. Cambefort dans son *Histoire de la maison de Madailan*, p. 241.

2. *Œuvres*, édit. Lemerre (Marty-Laveaux), t. II, p. 452. Je pense qu'il faut lire La Barte ou La Barde, au lieu de *La Carte*, les seigneuries de Cahuzac et de La Barde ne formant qu'un seul fief.

3. Saint-Sardos est une petite commune de l'arrondissement d'Agen (il en existe une autre en Tarn-et-Garonne) : j'ai encore connu, dans mon enfance, un médecin de ce nom.

lien, personnage extraordinaire qui, s'il faut en croire son fils, avait créé à Agen une véritable école de médecine. C'était Jules-César Scaliger.

Disons, pour n'y plus revenir, que J.-C. Scaliger, né à Riva, à la pointe septentrionale du lac de Garde, le 27 avril 1484¹, c'est-à-dire six ans avant Rabelais, arriva à Agen vers 1524², s'y maria en 1528³ avec Andiette de la Roque-Lobejac, dont il eut quinze enfants (Joseph était le dixième), fut naturalisé en mars 1528, nommé médecin ordinaire du roi de Navarre en 1548 et mourut à Agen, dont il n'était plus sorti, le 21 octobre 1558.

Je croirais plus volontiers que lorsque Scaliger, amené d'Italie par l'évêque Antoine de la Rovère, arriva à Agen, il y trouva déjà très florissant l'exercice de la médecine et c'est peut-être la raison pour laquelle il s'y adonna, car il n'était ni docteur, ni bachelier en médecine, ni même sans doute maître ès arts⁴, et Antoine de la Rovère paraît l'avoir

1. Cette date n'a jamais été précisée, même par son fils. Cependant Jules-César l'indique très exactement dans *Ata*, où il dit qu'il est né au mois d'avril et le propre jour de la fête de Flore. Or, les Jeux floraux se célébraient à Rome le 4^e des calendes de mai, qui correspond au 27 avril (voir *Poemata*, 2^e partie : *Ata*, p. 58 et 62).

2. M. A. Magen (*Documents sur J.-C. Scaliger*, Agen, 1873, p. 24) a donné la date du 13 avril 1521 comme celle de l'arrivée de Scaliger à Agen, parce que c'est celle de l'entrée de l'évêque, Antoine de la Rovère. Mais celui-ci, qui résidait en Italie et y mourut en 1533, fit plusieurs voyages à Agen, et c'est vraisemblablement dans un de ces voyages qu'il amena Scaliger. De 1519 à 1524, Scaliger bataille en effet en Croatie, dans le Tyrol, les Alpes, l'Italie, la Calabre et jusqu'en Sicile. Joseph Scaliger s'est également trompé en fixant son arrivée en 1526 (*Confutatio*, p. 304 et 404). La date est donnée par les lettres de naturalisation de mars 1528, qui disent que Jules-César de Lescalle de Bordonis s'est fixé à Agen « depuis quatre ans en çà ou environ » (voir ces lettres dans Bayle, art. *Verone*, note A; elles sont contemporaines du mariage).

3. Joseph nous apprend que son père dut attendre trois ans avant d'épouser sa mère, ce qui place le mariage en 1528 et concorde avec la naissance du fils aîné, Sylvius Scaliger, en 1529 (*Confutatio*, p. 405).

4. Le diplôme de maître ès arts ne donnait pas le droit d'exercer la médecine, puisqu'il n'était que l'introduction aux études médicales; mais, par un abus, nombre de maîtres ès arts, sous prétexte de familiarité avec Hippocrate ou Galien, se faisaient méde-

amené plutôt comme capitaine de son escorte ou même comme *bravo*, que comme secrétaire ou médecin.

Quoi qu'il en soit, voici ce que Joseph Scaliger, né en 1540, contait à ses auditeurs : « J'ai vu à Agen, disait-il, des médecins qui n'y venaient la plupart que pour profiter des conversations de mon très savant père, Jules Scaliger, et pour devenir ses disciples, sans faire exercice de la médecine. C'est pourquoi de cette ville, comme d'une source des montagnes, se sont répandus sur toute la France un grand nombre de célèbres médecins, épars dans ses provinces¹. »

Ce que Joseph n'ajoute pas, c'est que cette condition de ne pas faire de clientèle était nécessaire et peut-être imposée aux élèves de son père, car celui-ci, très jaloux de ses confrères, haineux, vindicatif et d'une violence qui allait jusqu'à la fureur, ne pardonnait à quiconque exerçait ou pratiquait à ses côtés.

J'ai dit dans mon étude² quels tombereaux d'injures il a déversés sur ses rivaux d'Agen, lettrés, grammairiens, pharmaciens ou médecins, mais sur ces derniers particulièrement. Il les désigne tantôt par leur nom, comme les morticoles (*orcipascui*) Sire et de Bruc, les galénistes Dufour et Rozet, les médicastres Cosse et Picat, l'empoisonneur (*pharmacarius*) Vidor, etc. ; tantôt par des pseudonymes imagés et outrageants. M. Reinhold Dezeimeris a percé celui d'Arnaud de Ferron, *Struma* (le goitre), succédant à la flatteuse appellation d'*Atticus meus*, car

cins. C'est ce qui explique que Rabelais, comme Scaliger, ait pu exercer çà et là avant son diplôme de bachelier. Toutefois, Rabelais était bien décidé à se faire graduer, tandis que Scaliger n'avait pas assez de sarcasmes et d'insultes pour « les produits de Montpellier ». Je reviendrai sur cette question dans un autre article.

1. *Scaligerana (prima)*, édit. Cologne, 1695, p. 10, au mot *Aginum*. Malgré cette assertion de Joseph je ne connais que deux élèves illustres de Scaliger : ce sont Muret et Joseph lui-même ; encore n'avait-il que dix-huit ans à la mort de son père. Mais ni l'un ni l'autre ne furent médecins. On ne peut donner pour un médecin célèbre le Joannes Bergius, de Rodez, mentionné par la *Confut.*, p. 465.

2. *Revue des Études rabelaisiennes*, 1905, t. III, p. 29 à 32.

Scaliger se comparait volontiers à Cicéron. J'ai identifié celui de Rabelais, *Baryænus* (lourd de vin)¹; mais il est un confrère sur lequel il s'est acharné avec une véritable férocité, c'est *Calvus*. Eh bien, Joseph Scaliger nous apprend que ce *Chauve* n'est autre que le futur conseiller et professeur royal, plus tard chancelier de l'Université de Montpellier, Jean Schyron². C'est un trait de lumière qui nous découvre l'apprentissage médical de Rabelais à Agen et les causes de la haine que Scaliger lui porte.

1. Scaliger, dans ses fureurs poétiques, multipliait les physionomies de ses ennemis et changeait leurs sobriquets, de telle sorte qu'il est difficile de se reconnaître dans ce dédale de masques. Ainsi *Bambalio* est encore un masque de Ferron, comme *Æsopicus*, *Nocticorvus* et *Ægothelès*; le médecin Dufour est tantôt *Furnius* ou *Furnellus*, tantôt *Ipnius* ou *Ipnellus*; le médecin Picat devient *Pissotus*; enfin plusieurs pièces au nom de *Bibinus*, le Biberon, s'appliquent certainement à Rabelais (voir en particulier la pièce *In Bibinum* de l'*Hipponax*, p. 446); les pièces *In Monachum* et *In Monotam* semblent encore le viser; et, s'il en est ainsi, nous entrevoyons sinon la vie de Rabelais à Agen, du moins la vie crapuleuse que lui prête Scaliger. C'est certainement à cette source que se sont documentés Ronsard pour l'*Épithaphe de François Rabelais* et de Thou pour l'*Ombre de Rabelais*; ils n'eussent point fait du plus puissant de nos satiriques un ivrogne fieffé s'ils n'avaient lu Scaliger. Il ne faut pas oublier que Scaliger dédiait ses *Anacreontica* à Ronsard et échangeait des vers avec lui, tandis que de Thou fut l'intime ami de Joseph, dont il avait été le camarade d'études à Valence.

2. *Scirrhonius, ignarissimus vir, pharmacotriba (id est pileur de drogues) verius quam medicus. Id est Calvus ille, carminibus patris Julii Scaligeri decantatissimus cuique stigmata inussit (Scaligerana, édit. Cologne, 1595, p. 364).* — Sur Jean Schyron, on pourra consulter la courte note que lui consacre Thénard dans son étude sur les anciens maîtres de Montpellier (*Chroniques de Languedoc* de la Pijardièrre, t. II. p. 177). J'y ajouterai que Schyron vivait en 1548 à la cour de Navarre comme médecin de Marguerite, qui avec lui « devisoit à son disner et soupper, tantost de medecine, comme de viandes malsaines ou salubres au corps humain, et des choses naturelles » (*Charles de Sainte-Marthe*. Cf. C. Ruutz Rees, *Champion*, 1919, p. 220); qu'il mourut en 1556 et qu'il eut pour successeur, comme chancelier de l'Université de Montpellier, Guillaume Rondelet. Son dernier acte fut la construction de l'amphithéâtre d'anatomie, sur lequel se lisait l'inscription : *Curantibus Joanne Schyronio, Antonio Saporta, Guillelmo Rondeletio, J. Bocatio. Anno M D LVI*. Sa réputation était grande, puisque

Jean Schyron exerçait à Agen en même temps que Scaliger, comme lui tenait école et lui prenait ses élèves ou ses clients; triple motif d'infamie pour l'irascible prince de Vérone.

Scaliger en effet, à son arrivée à Agen, se trouva très isolé, très dépaycé; ses poésies sont remplies de doléances et d'invectives contre la Gascogne, contre les Aquitains et en particulier contre cette ville d'Agen « obscure, malgré ses prétentions, où le soleil sert moins à féconder la terre qu'à incommoder les habitants, où chacun n'a de souci que de sa récolte, où l'esprit est ce qu'on cultive le moins et où, si l'on s'applique à l'étude des lettres, c'est uniquement pour y trouver les moyens d'y faire ou d'augmenter sa fortune. On n'y vend aucun livre, excepté ceux de grammaire et de droit, et, pour s'aider dans ses travaux, il a dû courir au bout du monde, tantôt à Bâle, tantôt à Venise, tantôt à Florence et même à Rome, demander des livres aux bibliothèques¹ ».

Il chercha donc, dès son arrivée, à s'y créer, à défaut d'amitiés, des relations intellectuelles, et, grâce à sa faconde italienne et aussi son érudition, il attira chez lui ou autour de lui les lettrés, les pédagogues, les grammairiens et les médecins de la région; c'est là vraisemblablement l'École dont parle Joseph Scaliger. Mais il se fit bientôt, par son odieux caractère, des ennemis, non seulement de tous ses concitoyens, mais encore de ses visiteurs de passage.

Rabelais, défroqué, inquiet, vagabond, sans moyens d'existence, entra-t-il en liaison avec lui? — Je le croirais

Auger Ferrier, né en 1513 et fils d'un chirurgien de Toulouse, se rendit à Montpellier pour y apprendre, sur cette seule réputation. Schyron lui servit de patron, comme à Rabelais, et, quand il se fit graduer, en 1540, présida à ses examens.

1. Épître dédicatoire des *Orationes pro M. Tullio Cicerone contra Desiderium Erasmus. Roterodanum* (1531), édit. Toulouse, 1620. L'adaptation de ce passage est de Ch. Nisard. Mais il est mieux résumé dans une pièce de l'*Hipponax*: « *Conqueritur se coactum habitare in Nitiobrigis* » (t. I, p. 432), où il dit: « Dans ce Tartare barbare le mensonge est le seul plaisir; l'or, la cuisine et la chicanerie sont les divinités. »

si une pièce intitulée *De Bibino (Hipponax)*, p. 451) est, comme je le suppose, dirigée contre lui.

Voici cette pièce : « Lorsque Bibinus fréquentait ma maison, nous n'avions tous deux qu'un cœur, un esprit, une langue, nous étions des frères qui disputaient amiablement. Mais, depuis que ce méchant drôle (*malignus*) en est sorti, nous sommes encore plus frères que si nous fussions sortis du même père et nulle contestation ne nous divise : lui ne veut pas venir, moi je ne veux pas qu'il vienne. »

Rabelais aurait donc commencé par fréquenter chez Scaliger, aurait eu avec lui un commerce assez étroit, puis l'aurait quitté pour s'attacher à un rival. Voilà bien qui explique sa phrase à Érasme, à propos de Scaliger : *Vir mihi bene notus*, C'est un homme que je connais bien ; et comme, de 1524, date de son arrivée à Agen, jusqu'en 1558, date de sa mort, Scaliger n'a jamais quitté Agen, sauf quelques courses d'affaires à Bordeaux, il faut nécessairement que les deux hommes se soient rencontrés à Agen.

Qu'ensuite Rabelais ait été le disciple de Schyron, on n'en saurait douter. Or, dès la fin de 1528, Schyron venait professer à Montpellier¹ et aussitôt Rabelais, qui voulait se faire graduer en médecine, quittait Agen à son tour.

1. Ajoutons comme commentaire à la nomination de Schyron à Montpellier que Jules-César lui décocha une furieuse invective : *Ad Montem Pessulum de Calvo* :

« ne exilio et fame periret
Factus clinicus, ipsemet coquinis
Pinsit ptissania et rotat verutum;
Rimatur luteum foramen ani
Quo clysteria tergimerda condat. »

(*Manes Catulliani*, I, 639.)

Si Schyron, à la cuisine, pilait les drogues et tournait la broche, cela témoigne qu'à cette époque, dans les hôpitaux, la pharmacie se confondait encore avec la cuisine. Il est probable, si Joseph a dit vrai, que Schyron enseignait la *matière médicale*, c'est-à-dire l'*histoire naturelle*. La botanique et les drogues faisaient déjà la réputation de Montpellier et on ne s'étonnera plus des longues herborisations de Gargantua (liv. I, chap. xxiii), de ses promenades

On sait qu'à cette époque les étudiants, pour se faire inscrire dans une Faculté, devaient se choisir un maître (*pater*) auquel ils s'attachaient, dont ils suivaient les cours, qu'ils payaient d'ailleurs, et qui répondait d'eux au recteur. Nous avons la preuve que ce maître fut Jean Schyron pour Rabelais, car voici ses certificats d'inscription et de baccalauréat en médecine :

17 septembre 1530 : *Ego Franciscus Rabelæsus Chino-nensis, diocesis Turonensis, huc adpuli studiorum medicinæ gratia. Delegique mihi in patrem egregium Dominum Joannem Scurronum, doctorem regentemque in hac alma Universitate. Polliceor autem me omnia observaturum quæ in predicta medicinæ facultate statuuntur et observari solent ab iis qui nomen bona fide dedere, juramento, ut mos est, præstito.*

Adscripsique nomen meum manu propria, die decima septima mensis septembris, anno domini millesimo quingentesimo trigesimo.

Rabelæsus.

1^{er} novembre 1530 : *Ego Franciscus Rabelæsus diocesis Turonensis, promotus fui ad gradum baccalaureatus, die prima mensis novembris, anno domini millesimo quingentesimo trigesimo, sub reverendo artium et medicinæ professore magistro Joanne Scurronio.*

Rabelæsus¹.

Jean Schyron fut donc à Montpellier le père ou le patron de Rabelais. Mais ce qui prouve que leur connaissance datait de loin, c'est que, six semaines après son arrivée,

aux îles d'Hyères « fécondes en plantes médicinales », et de la légende montpelliéraine d'une soutenance de thèse sur les plantes, où Rabelais aurait pris la parole (Ant. Leroy, *Elogia Rabelæsiana*).

1. *Œuvres de Rabelais*, édit. Lemerre (Marty-Laveaux), t. III, p. 308. Le chancelier de l'Université de Montpellier était à cette époque Pierre Trémolet (Arch. de la Haute-Garonne, B. 22, fol. 221, 8 mai 1518); les professeurs de la Faculté de médecine étaient Jean Schyron, Denis Fontat et Antoine Saporta (P. Freher, *Theatrum virorum clarorum*, 1688, p. 1248, Biogr. de Jacques Bording. Bording était à Montpellier en 1531; il dut s'y trouver avec Rabelais).

sans aucun stage d'écolier, maître François put prendre son baccalauréat en médecine et donner des lectures de quelques traités d'Hippocrate et de Galien.

A la vérité, les statuts de la Faculté des arts pour cette époque ne fixent pas le temps d'études exigé pour devenir bachelier; mais ce temps, qui était de huit ans pour la théologie, de sept pour le droit civil et de cinq pour le droit canon, ne peut être évalué à moins de deux ans pour la médecine¹. Si Rabelais a pu s'en affranchir, c'est évidemment grâce à l'appui de Schyron, son maître, dont il avait suivi l'enseignement pendant plusieurs années. Il n'y a pas d'autre explication possible et ainsi se trouve confirmé le surnumérariat médical de Rabelais auprès de Jean Schyron à Agen, antérieurement à 1530.

Rabelais, d'ailleurs, conserva à son maître une gratitude respectueuse. Il le nomme, dans un passage du *Quart Livre*, « le noble Schyron ». « Le noble Scurron, médecin, dit-il, passant un jour par ce pays (le Languedoc), nous contoit qu'il est si fort (le vent de cierce) qu'il renverse les charrettes chargées². »

Nous pouvons maintenant définir avec netteté dans quelles conditions Rabelais traversa Toulouse en 1528-1529 et pourquoi il ne s'y arrêta pas.

L'Université de Toulouse atteignit, de 1520 à 1540, son maximum de prospérité et non seulement l'École de droit, mais encore les Facultés de théologie et des arts (celle-ci comprenant la médecine) y attirèrent de nombreux élèves. Gabriel de Minut en évalue le nombre à dix mille³.

1. Il était de moins de deux ans à Paris. Il fallait en outre posséder le diplôme de maître ès arts ou prouver qu'on avait suivi pendant deux ans un cours de philosophie; avoir vingt-deux ans accomplis, faire une déclaration de religion catholique et présenter un certificat de « bonnes mœurs et conduite rangée » signé de trois docteurs. Le bachelier pouvait exercer la médecine. On sait que Rabelais ne prit son diplôme de docteur qu'en 1537, à quarante-sept ans, la même année que Rondelet.

2. *Œuvres de Rabelais*, t. II, p. 420. Rabelais confond évidemment ici le vent de cers avec son antagoniste le vent d'autan.

3. Gab. de Minut, *De la beauté, discours divers... avec la paule-*

Nous en avons la preuve par la foule de théologiens, d'artisans et de médecins qui sont nommés dans les poésies de Scaliger et de Voulté, dans les correspondances de Boyssoné et de Dolet, dans les actes notariés et les procès de cette période. Ce n'est que plus tard, lorsque les gages des professeurs n'y furent plus payés ou tombèrent à des chiffres ridicules, que l'école de médecine y tomba en décadence. Henri de Mesmes nous montre encore vers 1550 son ami, Honoré Castellan, professant la médecine à Toulouse, aux côtés de Turnèbe et de Lambin, et c'est précisément Castellan qui, en 1564, passa à Montpellier, fit relever si considérablement le salaire des professeurs de cette ville qu'il lui donna sa supériorité sur Toulouse¹.

Si donc, à l'époque où maître François quittait Agen, Montpellier était déjà renommée pour sa droguerie², l'en-

graphie..., etc. Lyon, Barth. Honorat, 1587, p. 219. Le 6 juillet 1531, le capitoul François de Saint-Félix, dénonçant à la ville les statuts synodaux de l'archevêque de Toulouse, se préoccupait de l'afflux des étrangers et des mesures à prendre pour assurer les subsistances de cette population. Il ajoutait : « L'Université est la plus renommée es deux Facultés que autre de ce royaume » (Délib. capitulaires, BB. 9 (Donjon), fol. 149).

1. Les gages des régents étaient payés dans le principe par une imposition de deux deniers sur chaque minot de sel qui entrait dans la province. Cette imposition s'éleva peu à peu jusqu'à vingt-deux deniers, mais le cardinal d'Armagnac la jugeait si insuffisante qu'il aima mieux la supprimer et qu'il taxa les gages des régents sur les évêques suffragants de l'archevêché de Toulouse. Ceux-ci firent opposition et, comme ils avaient la haute main aux États de Languedoc, ils arrivèrent, après n'avoir pas payé, à s'exonérer définitivement en 1613. Il fallut se rabattre sur le sel, dont le droit fut porté à six sols; c'était un impôt de 3 %, environ par minot, aussi les fermiers des gabelles opposèrent-ils la volonté la plus rétive à cette contribution. Les procès-verbaux des États sont pleins de doléances à ce sujet et constatent que les régents en médecine ont dû suspendre maintes fois leurs cours, faute de gages. — Or, en 1564, Honoré Castellan, passé de Toulouse à Montpellier et devenu professeur à la Faculté, archiâtre de la reine, conseiller du roi, profita de son crédit pour faire porter par le roi les gages des professeurs de Montpellier à 400 livres. C'était si beau que les maîtres y affluèrent et que dès lors l'enseignement de la médecine tomba à Toulouse dans le discrédit.

2. On voit, par exemple, dans les *Nonpareilhas Réceptas*, publiées

seignement de la médecine était incontestablement plus apprécié à Toulouse et il est naturel que Rabelais ait songé, sinon à s'y faire graduer, du moins à y venir étudier.

Il nous l'a dit dans un passage célèbre de *Pantagruel* : « De là Pantagruel vint à Thoulouse où apprint fort bien à dancier et à jouer de l'espée à deux mains, comme est l'usance des escholiers de ladite Université; mais il n'y demeura guères quand il vit qu'ils faisoient brusler leurs régens tout vifz, comme harans soretz¹. » Mais cette raison n'est pas la bonne.

Je ferai remarquer en effet que le supplice de Caturce (Jean de Cahors) date de 1532², l'année même de la publication de *Pantagruel*, que Rabelais habitait Lyon à cette époque et qu'il y avait alors trois ou quatre ans qu'il avait quitté Toulouse. Nous avons d'ailleurs une preuve qu'il y contracta de savantes liaisons et que, par conséquent, il dut y séjourner quelque temps³, bien que sa position délicate de religieux fugitif lui imposât la plus extrême réserve dans ses fréquentations. Cette preuve résulte de l'histoire du Josèphe de Jean de Pins, et la voici :

Une lettre d'Érasme, demandant à l'illustre prélat de lui prêter, pour son ami, l'imprimeur Froben, un manuscrit grec de Josèphe, fut interceptée, au mois de septembre

avant 1555. les jolies filles de Toulouse décider un étudiant à faire le voyage de Montpellier pour leur en rapporter fards et parfums :

« Qu'anes juscas à Montpellié
On son las flors de medicinas,
Per lor portar de drogas finas
Et de receptas appropriadas
Per las tenir fort affachadas. »

(Édit. Noulet, vers 34-38.)

1. *Pantagruel*, liv. II, chap. v.

2. Voir Louis Greil, *Le livre de main des du Pouget*. Cahors, 1897, in-8°, p. 9.

3. C'est vraisemblablement pendant ce séjour qu'il a emprunté au patois languedocien un grand nombre de locutions dont il a enrichi son vocabulaire; ainsi : *fillol*, *esclops*, *calet*, *tinel*, etc. On pourrait dire à la vérité qu'il les a entendues à Montpellier. Mais il est tel mot, comme *estre* ou *hestre*, qui est caractéristique du Toulousain. « Aristotelès a déclaré l'estre des femmes estre de soy insatiable »

1531, par des mouchards « placés en ces jours d'agitation sur tous les chemins ». Le nom maudit d'Érasme parut une preuve suffisante d'hérésie et Jean de Pins fut poursuivi, arrêté, emprisonné (voir sa lettre à Dolet du 23 mars 1532)¹ et requis, au procès, de montrer son manuscrit. C'était un grimoire indéchiffrable et qui avait beaucoup souffert. Les juges ne furent pas éloignés d'y voir de la cabale. Il fallut, à deux reprises, que l'évêque vint lire et traduire la lettre accusatrice au tribunal. Dolet nous a conté, avec une malicieuse gravité, la scène qui se passa alors : « Sa lettre, dit-il, est lue avec une scrupuleuse attention; on s'y prend à plusieurs fois pour en achever la lecture qui ne laisse pas que d'embarrasser ces barbares, étrangers à la langue latine et familiers seulement avec leur patois; on finit par comprendre qu'Érasme demande à Jean de Pins son exemplaire de Josèphe. D'ailleurs, aucun mot qui ait trait à l'hérésie; toutes les expressions inattaquables, toutes choisies et pesées avec autant de soin que de circonspection. Quel désappointement pour cette séquelle de calomniateurs frustrés de leur espérance! La proie s'échappe de la gueule des loups. Force leur est,

(*Tiers Livre*, chap. xxvii). Sur ce mot, *hestre*, qu'on peut traduire par *le chose*, voir Triors, *Les joyeuses recherches de la langue tolosaine* : « *Vay dire à la Combetto, que demoro à la carriero de Bouquieros, que me preste soun hestre* » (édit. Noulet, p. 56).

1. *Stephani Doleti Orationes* (absque anni, loci et typographi nota). Seb. Gryphius, Lyon (1534), petit in-8° de 248 pages. Ce volume renferme, à la suite de *l'Oratio secunda in Tholosam*, la correspondance de Dolet. Or, cette correspondance se termine par deux lettres non signées, dont les auteurs ont été mal identifiés. La première (p. 173), parvenue à Dolet le soir même de son incarcération, au sénéchal de Toulouse, est manifestement de Jean de Pins; elle est d'un ton de dignité parfaite et recommande d'autant mieux la résignation au fougueux étudiant que celui qui l'a écrite a éprouvé récemment les mêmes tribulations. La seconde (p. 174) ne peut être comme l'a vu Mettaire, que d'Arnaud de Ferron; elle répond en effet à la troisième lettre de Dolet à Ferron, donnée à la page 83; ce qui n'empêche pas qu'on la trouve insérée dans le recueil manuscrit des Lettres de Boyssoné (bibl. de Toulouse, ms. n° 834, p. 39), et cela démontre surabondamment qu'on a beaucoup ajouté, et à diverses dates, à ce recueil.

avec rancœur, d'absoudre Jean de Pins de l'inculpation d'hérésie et de le renvoyer de la poursuite¹. »

Ce fut, dans le camp des lettrés, une joie et une risée générales; mais si, l'année suivante, pouvait paraître à Bâle l'*Histoire juive de Flavius Josephus*, avec les notes de Gelenius², c'en était fait à Toulouse de la faveur et du crédit de Jean de Pins. C'est ce qui explique le ton résigné, presque découragé, de sa lettre à Dolet, et c'est ce que confirme encore plus clairement la note de Blaise d'Auriol, insérée au Livre rouge de l'Université, en 1533³.

Quant au manuscrit de Josèphe, il était parvenu à Lyon quelques jours après l'affaire, par l'intermédiaire de l'élève et l'ami de Jean de Pins, Georges d'Armagnac, évêque de Rodez, et c'est à Rabelais que celui-ci l'avait adressé.

Rabelais à son tour l'envoya à Érasme, le 30 novembre 1532, par les mains d'un étrange personnage, sur lequel j'aurais beaucoup à dire, le Flamand Hilaire Bertulphe, joyeux compagnon, courtier en librairie, lettré, grand ami d'Érasme qui en a fait le principal interlocuteur de ses *Colloques*, grand ami de Rabelais, mais grand ami aussi d'un régent de la Faculté des arts de Toulouse, qui avait auparavant professé à Agen, Jean Maurus⁴. Et c'est pré-

1. Ét. Dolet, loc. cit. *Oratio secunda in Tholosam*, p. 60.

2. *Flavii Josephi antiquitatum judaicarum libri XX; De Bello judaico libri VII*, etc. Basileæ, in officina Frobeniana, 1534, in-fol.

3. Bibl. universitaire de Toulouse, Livre rouge, fol. 160b, une page autographe de Blaise d'Auriol, à ce moment recteur de l'Université. Un neveu de Jean de Pins, Arnaud de Pins, était boursier au collège de Mirepoix; il s'absenta plus de trois mois de Toulouse; peut-être était-il simplement malade. Mais Bl. d'Auriol, avec le consentement de l'évêque de Mirepoix, Philippe de Levis, se hâta de le déclarer déchu et de nommer à sa place son propre neveu, Raymond d'Auriol; c'est de quoi il a dressé procès-verbal, et cela fait mesurer le discrédit des humanistes, de Jean de Pins en particulier, dans les dernières années de sa vie.

4. Jean Maurus (je pense qu'il s'appelait Maure ou Le Maure et qu'il était de Coutances) est une des plus curieuses figures de ce temps. C'est le chef du clan d'Érasme, auquel appartenaient Jean de Pins, Bertulphe, Rabelais, Bourbon, etc., et auquel s'opposent à Toulouse les clans de Scaliger et de Dolet (Ferron, Boyssonné, Voulte, etc.). Imprimeur nomade, puis grammairien, on le trouve

cisément à l'occasion de cet envoi que fut écrite la lettre fameuse de Rabelais à Érasme, que les commentateurs avaient cru adressée à Bernard de Solignac, mais que M. Ziesing et moi avons restituée à Érasme¹. C'est aussi

à Paris en 1507 où il s'éprend d'Érasme et de Longueil; il passe dans le Midi avec un matériel d'imprimerie et imprime à La Réole, en 1517, ses *Commentaires de la langue latine*, avec quelques autres ouvrages; on le trouve régent à Lectoure en 1518, à Agen en 1519, puis, à partir de 1522, à Montauban, où il enseigne comme « maître ès arts et philosophie »; en 1532, il passe définitivement à Toulouse où, entre temps, il avait fait l'éducation des enfants de Sanche Hébrard et publié divers ouvrages; il est alors docteur régent de la Faculté des arts; c'est à ce titre qu'il est excepté de la taxe à partir de 1532 et qu'il figure dans deux délibérations municipales du 6 juillet et du 16 août 1536; en 1544, il porte le titre de vice-recteur (E. Roschach, *Invent. AA.* 17, p. 258); il meurt à Toulouse en juillet 1552 (arch. départ., B. 45, fol. 495^a). Scaliger, Voulté et Hub. Suzanneau l'ont abondamment insulté, vilipendé, couvert de boue; j'ai relevé dans Voulté trente-cinq pièces contre Maurus; il n'y en a qu'une dans Suzanneau, mais elle les dépasse toutes en ordure. Maurus avait eu l'imprudence de se marier tard avec une femme trop jeune. On trouve, en tête de son *Épitomé des adages d'Érasme* (Chiliades, 1527), le quatrain suivant de Bertulphe :

« *Vin (Vis ne) scire, o studiosa turba, quanto
Erasmus superet Politianum?
Longa non opus est recensione :
Hic est centurio, ille Chiliarchus.* »

Hilarius-Bertulphus Ledius.

Qu'on ne s'en étonne pas. Au xvi^e siècle, où les cours se faisaient en latin et où le moindre étudiant devait entendre cette langue comme la sienne, tout le monde latinisait, les commissionnaires en livres aussi bien que les imprimeurs, les correcteurs et les libraires. L'histoire de Robert Estienne, dont la femme, les enfants et jusqu'à la servante conversaient en latin avec les clients de la maison, n'a rien d'anormal à cette époque. — Sur Maurus, on pourra consulter A. Claudin, *Les origines de l'imprimerie à La Réole*, 1894, in-8°, et Em. Forestié, *Histoire de l'imprimerie à Montauban*, 1898, in-8°, p. 17 à 37. Je pense d'ailleurs que la plupart des ouvrages que M. Forestié croit imprimés à Montauban l'ont été à Toulouse.

1. J'ai donné cette lettre dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, t. III, 1905, p. 39. Voir sur la question Arth. Heulhard, *Une lettre fameuse; Rabelais à Érasme*. Paris, libr. de l'Art, 1902, in-4°, et de Santi, *Rabelais et J.-C. Scaliger*, loc. cit., 1905, p. 33 et suiv.

dans cette lettre que Rabelais, ayant appris par Bertulphe qu'Érasme « préparait je ne sais quoi en réponse aux calomnies de Jérôme Aléandre, qu'il soupçonnait d'avoir écrit contre lui sous le nom supposé de Scaliger », détrompe le maître, lui dévoile la personnalité de Scaliger et indique ses relations avec lui.

Croit-on que, si Rabelais n'avait pas connu ces Toulousains, Jean de Pins, Georges d'Armagnac, Boyssoné, Tabouet¹, etc., il eût servi d'intermédiaire, simple correcteur d'imprimerie à Lyon, entre ces lettrés et la grande figure d'Érasme? Notons qu'il appelle Georges d'Armagnac son vieil ami : *pro veteri nostra amicitia*². Pourquoi donc ne demeura-t-il pas à Toulouse?

1. Julien Tabouet fit ses études de droit à Toulouse. Il était déjà licencié et l'un des quatre assesseurs (c'est-à-dire conseil juridique et juge des causes civiles) du conseil de ville quand Rabelais vint à Toulouse (Délib. capitulaires, BB. 9, et Comptes des trésoriers de 1529 à 1536, *passim*, très nombreuses mentions). Il fut même un instant, avant d'être envoyé au parlement de Savoie, promu à la charge de « juge des affaires d'hérésie au siège de l'Inquisiteur de la foi » (*Catal. des actes de François I^{er}*, t. III, p. 269, n° 8761). Je pense que c'est lui que Rabelais désigne au *Tiers Livre*, chap. XLV, par « Julian, jurisconsulte insigne », et non pas un jurisconsulte Vivian, comme le croit Marty-Laveaux (*Œuvres*, t. IV, p. 261). Il est toujours appelé *Julian* (et non Julien) *Taboët*. Rabelais put encore le rencontrer en 1536 à la cour, où il avait été envoyé en mission par les capitouls, avec son collègue Guillaume Pellicier (Compte de Guill. Pellicier, 1537). Il laissa des enfants à Toulouse. Son fils, « François Tabouet », docteur et avocat, avait épousé Marie Sacaley, dont il eut, le 7 août 1598, un fils, Charles (Reg. bapt. de Saint-Étienne, GG. 198).

2. Il connaissait certainement le précepteur, l'ami, le familier de Georges d'Armagnac à Rodez, Pierre Gilles, car il le nomme au chap. xxx du livre V : « Entre iceulx, j'y advisay Pierre Gylles, lequel tenoit un urinal en main, considérant en profonde contemplation l'urine de ces beaux poissons. » Pierre Gilles, né à Albi vers 1490, grécisant, qui « tout jeune encore avait amassé déjà des trésors d'érudition », achevait à ce moment, à Rodez, *in asperitatibus saxetorum Ruthenensium*, son *Ex Æliani Historia latini facti...* etc. (Lyon, Seb. Gryphius, 1533, in-4°), et c'est encore au cardinal d'Armagnac qu'il dédia plus tard *Elephanti descriptio* (voir Tamizey de Larroque, *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac*. Introduction. Bordeaux, 1874).

Si, comme je le crois, c'est au cours de l'année scolaire 1528-1529 qu'il y vint, il y rencontra d'abord la famine et la cruelle épidémie de peste dont un autre étudiant, arrivé la même année, Antoine Aréna, de Soliers, nous a laissé le pittoresque tableau¹. Or, Aréna ne nous cache pas que la coutume des étudiants était, lorsque la peste ravageait le quartier des Écoles, de déménager sans vergogne et de décamper au plus loin... en oubliant de payer leur loyer. Lui-même, Aréna, ne s'en fit pas faute et ne séjourna que quelques mois à Toulouse. Il est vraisemblable que maître François, dont la prudence s'apparentait plutôt à Panurge qu'à frère Jean des Entomeures, suivit le conseil de son camarade : « Fuyez au plus vite, au plus loin, et ne revenez que le plus tard, voilà le seul bon remède. » Rabelais d'ailleurs a beaucoup emprunté à Aréna.

En outre, dans la situation irrégulière où il se trouvait, ayant rompu ses vœux et jeté son froc aux orties, Toulouse devait lui être particulièrement à craindre. Un inquiet y demeurait. Les étudiants y étaient plus qu'ailleurs turbulents et audacieux ; ils ne bornaient pas leurs exploits à des batailles contre le guet, des ribleries de pavé, des houspillages de « bagasses » et des saouleries de taverne ; ils touchaient hardiment au dogme et se passionnaient pour les idées de réforme religieuse qui cheminaient lentement en France, mais qu'échauffaient parmi eux leurs camarades d'outre-Meuse et d'outre-Rhin, admirateurs de Luther, élèves zélés d'Érasme, de Mélanchton ou de Reuchlin. C'est en effet l'époque où Servet et Dolet étudient à Toulouse,

1. *Antonius Arena provincialis de bragardissima villa Soleris... ad suos compagnones... etc.*, édit. 1670, p. 39. Voir aussi Lafaille, *Annales*, t. II, p. 65 ; Vict. Fons, *Le parlement de Toulouse en temps d'épidémie (Mém. de l'Acad. des sciences de Toulouse, 1878, 7^e série, t. X, p. 39)* ; de Santi, *La peste à Toulouse (Mém. de l'Acad. des sciences de Toulouse, 1919, 11^e série, t. VII, p. 101)*. L'épidémie sévit d'ailleurs aussi à Agen et donna lieu à maintes vantardises de Scaliger ; ainsi, il écrit à Guy Goulard de Brassac, président au parlement de Bordeaux : *Clade ex terribili refero, Brassace, salutem. (Apiculæ, p. 45.)*

controversent et se mêlent aux polémiques, où Pierre Bunel et Boyssonné professent à l'Université¹, où Jean de Pins, Pierre du Chatel, Jacques de Minut, Scaliger lui-même inclinent à la Réforme sous couleur d'humanisme, où des prélats éminents comme Jean de Monluc, Georges d'Armagnac et Paul de Foix donnent des gages à l'hérésie; c'est

1. Rabelais assista certainement à Toulouse aux cours « du très docte et vertueux Boissonné » et il ne sait donner de meilleur conseil au juge Bridoye que d'envoyer son fils étudier sous ce maître (*Œuvres*, t. II, p. 145; chap. xxix du *Tiers Livre*). Je crois cependant que c'est plus tard, à Lyon, qu'ils entrèrent en intimité étroite. Si, comme Rabelais et en dépit de sa cléricature, Boyssonné avait eu aussi un fils, cela nous expliquerait mieux pourquoi il n'a pas consacré moins de huit pièces à la mort de Théodule Rabelais. Ce fils, M. Émile Picot a cru le retrouver comme étudiant sur les registres de l'Université de Ferrare, en 1549, sous le nom de *Giraud de Boyssonné* (Ém. Picot, *Les Français à l'Université de Ferrare : Journal des savants*, 1902, p. 10, n° 29 du tirage à part); mais il est plus vraisemblable qu'il s'agit d'un fils de Jean de Buisson-Bauteville et de Claire de Puymisson. On le trouve en 1555 conseiller lai au parlement de Toulouse sous le nom de Géraud Boysson (*Hist. Lang.*, t. XIII, col. 357); il était gendre de Michel du Faur, et Macary (*Généalogie des du Faur*, p. 180) l'appelle *Géraud de Boisson*. Je ne sais pourquoi M. Fleury-Vindry, qui lui a consacré une notice (*Les parlementaires français au XVI^e siècle*, t. II, p. 169, n° 78), le nomme *Géraud du Buisson* et en fait un conseiller clerc; le testament de son père (1542) le nomme *Guiraud Boysson*. Il semble d'ailleurs que les biographes de Boyssonné aient exagéré la gravité et l'austérité du personnage et il se peut que sa Glaucie n'ait pas été, comme on l'a écrit, un mythe poétique. Mathieu du Pac lui reproche sa futilité et nous savons, par une lettre à Guillaume Scève, qu'il n'aimait pas voyager sans ses dés. Enfin, Antoine Aréna le cite, en 1529, parmi les plus enragés danseurs de l'École, alors même que le parlement se préparait à lui ouvrir ses portes :

« *Bragardus doctor Boyssonus, noster amicus,
Quem Parlamentum jam retirare potest;* »

mais il se peut que ce soit là une moquerie, car Aréna affirme que la danse était officiellement enseignée et il vise nombre d'autres professeurs toulousains : d'Ayguia, Daffis, Gui du Solier, etc., dont il dit :

« *Quando legunt dansas et monstrant omnia nobis
Istas continue tripudiare solent.* »

Ce qui est plus certain, c'est que Boyssonné fréquenta l'Université

l'heure et le milieu où se forment les plus libres esprits de la magistrature, Arnaud de Ferron, Antoine de Paulo, Jean Daffis, Arnaud du Ferrier et Michel de l'Hospital; mais c'est aussi l'heure à laquelle le parlement de Toulouse, devenu l'auxiliaire de l'officialité et de l'Inquisition, entame résolument la lutte contre les novateurs.

Or, si la réputation d'intégrité du parlement de Toulouse était bien établie depuis les procès du maréchal de Gié (1505) et de Jean de Lomagne (1511), sa sévérité n'était pas moins redoutée. On disait communément : « Rigueur de Thoulouze, humanité de Bordeaux, miséricorde de Rouen, justice de Paris »¹; mais, en ce qui concerne *les suspects de luthéranisme*, les magistrats de Toulouse cessaient d'être justes. Joseph Scaliger en a donné la note exacte par ces mots : « Le parlement de Toulouse se soucie peu du roi. S'il n'était pas tant contre la religion, ce serait *Sanctissimus Senatus* », et il répète : « Les juges de Toulouse sont *incorrupti*, mais ils sont trop barbares, *iniquissimi, etiam in civilibus causis*, à l'égard des réformés². » En 1529, le procès de Pierre Bunel s'instruisait déjà avec plusieurs autres causes inquiétantes³. On conçoit que ce terrain brûlât les pieds de Rabelais, malgré son orthodoxie; il ne voulait pas être brûlé du tout. Aussi tira-t-il au large et, trois ans après, lors du supplice de Caturce, il témoignait encore de sa peur⁴.

d'Avignon, dont l'humeur bragarde nous est attestée par le même Aréna, par Rabelais, par Triors, etc., et qu'il en célébra les faciles beautés :

« J'estime bien celles des dames qui ont
Grâce, douceur et beauté singulière... »

(*De l'Université d'Avignon*, dizain 32, 1^{re} centurie.)

1. Bonaventure des Périers, *Récréations*, nouvelle 82.

2. *Scaligerana*, édit. Cologne, 1695, p. 390.

3. Voir les arrêts des 22 avril, 11 juillet, 26 et 28 novembre 1528. La première affaire est celle du médecin Cyprien Galibert (B. 22, fol. 200), poursuivi par l'inquisiteur Raymond de Gossin.

4. J.-C. Scaliger a résumé, dans un curieux tableau de ses *Urbes* (*Poemata*, t. I, p. 601, *Tolosa*), la situation de Toulouse à cette

Enfin, il avait des raisons économiques très impérieuses pour s'éloigner de Toulouse. Il était sans argent et il n'eût su comment, même en se déclarant trop pauvre pour payer ses frais de scolarité, suffire à son entretien dans une ville populeuse où il était inconnu. Au contraire, il savait qu'à Montpellier il serait accueilli par son ancien maître, Schyron, qui peut-être le prendrait dans sa maison comme le faisaient beaucoup de professeurs et qui, en tous cas, pourrait lui faire obtenir des facilités universitaires. Il se mit donc en route pour Montpellier, à petites journées, car sans doute il lui fallait gagner sa vie; et comme il n'est inscrit sur les registres de la Faculté que le 17 septembre 1530, il se peut parfaitement, comme le dit Pierre Borrel¹,

époque : « Qui que tu sois dont la grossière parole condamne Toulouse (ceci s'adresse à Voulté), apprends à en parler avec plus de réserve. Elle est pleine de malfaiteurs, mais elle leur est sévère. Juste envers les criminels, elle leur applique des lois dont elle est affranchie; ses habitants l'obligent à vivre dans un esprit qui n'est pas le sien, marâtre qui s'inspire d'une piété cruelle. Elle est grande et superbement égale aux autres villes de France, si bien même qu'elle peut à peine se contenir. Elle a dû, pour payer ses dettes, dépouiller ses misérables citoyens (allusion aux cotisations forcées du parlement et de l'Université pour la rançon et l'entrée du roi à Toulouse), si bien qu'on y vit riche pour mourir pauvre. Ses marchands, fripons et ingénieux, enrichis de la bourse d'autrui, succèdent aux héritages confisqués; ils ignorent ou oublient leurs origines, mais ils sont courageux et ils luttent contre les maisons aristocratiques. A quoi bon d'ailleurs survivre à nos richesses? A quoi bon espérer que nos biens nous survivront? Il faut mourir avant son destin et non après. » Cette esquisse, inspirée à Scaliger par l'activité commerciale, les succès et la richesse de la bourgeoisie toulousaine, est à retenir; sa vérité est frappante et elle dépasse de beaucoup les indications de Dolet, de Voulté et de Boyssonné.

1. P. Borrel, *Les antiquitez de la ville et comté de Castres...* Castres, Arn. Colomiez, 1649, t. II, p. 145. En faveur du séjour de Rabelais à Castres, on peut rappeler la grasse plaisanterie qu'il met dans la bouche de frère Jean sur « le moine de Castres » dont le froc, « quand on le posoit en quelque maison, feust à découvert, feust à cachettes, soubdain, par sa vertu horricque (peut-être faut-il lire prolifrique), tous les manans et habitans du lieu entroyent en ruyt, bestes et gens, hommes et femmes, jusques aux ratz et aux chatz ». (*Tiers Livre*, chap. xxvii). L'abbaye de Saint-Benoît de Castres, à l'époque où Rabelais écrivait, venait d'être sécularisée (1545), et elle

qu'il ait, entre Toulouse et Montpellier, séjourné plusieurs mois à Castres et qu'il y ait exercé quelque peu la médecine. Borrel a pu connaître des médecins qui avaient été les contemporains de Rabelais à Castres; son témoignage n'est donc pas négligeable. Je doute toutefois que ce soit à Castres que le vagabond ait « composé une partie de ses œuvres ». Sans doute l'un de ces almanachs qu'il composait pour vivre? Le chroniqueur castrais semble avoir été de bonne foi, mais il écrivait cent ans après et sur la seule tradition locale¹.

Ainsi me paraissent s'élucider quelques points obscurs de la vie de Rabelais.

demeurait célèbre par les désordres dont elle avait été le théâtre au XI^e siècle, sous le gouvernement de l'abbesse Guillemette, au point que, lorsqu'elle fut réformée, l'entrée en fut interdite aux femmes. Mais cela ne prouve pas grand'chose. Ces plaisanteries étaient monnaie courante. Henry Estienne les renouvelle sur les braves des Cordeliers.

1. Ces publications légères, écrites au jour le jour pour gagner du pain, furent-elles les premières de Rabelais? Je ne le pense pas. Il avait déjà, s'il en faut croire Scaliger, écrit à Agen beaucoup de pièces fugitives :

« *Uno Barœnus plus die facit scripti
Quam bis trecentis a viris legi potest.* »

« Barœnus écrit en un seul jour plus que n'en sauraient lire six cents hommes » (*Ata*, II, p. 37). C'est encore une indication précieuse pour la biographie de Rabelais.